

Roland Meynet, « La rhétorique biblique et sémitique. État de la question », *Rhetorica* 28 (2010) 290-312.

### La rhétorique biblique et sémitique. État de la question

Le célèbre document de la Commission biblique pontificale de 1993, intitulé *L'interprétation de la Bible dans l'Église*<sup>1</sup>, brosse un panorama des diverses méthodes exégétiques. Après s'être étendu sur la méthode historico-critique, il décrit les nouvelles méthodes. « À tout seigneur, tout honneur », la première est « l'analyse rhétorique ». Très vite, cependant, les choses se compliquent. En effet, le document distingue trois espèces de rhétorique : la rhétorique classique, ou gréco-romaine pour commencer et, pour finir, la « nouvelle rhétorique », celle qui se concentre sur l'argumentation et les stratégies de communication. Entre les deux – c'est-à-dire au centre – une place est accordée à ce qui est appelé modestement « la tradition littéraire biblique » ou « les procédés sémitiques [291] de composition »<sup>2</sup>. Dans la conclusion de l'exposé sur « l'analyse rhétorique », la Commission se fait plus hardie quand elle pose la question suivante : « Quelle *rhétorique* est plus pertinente pour l'analyse de tel écrit déterminé : la gréco-latine ou la sémitique<sup>3</sup> ? » Voilà donc promu au rang des deux autres espèces de rhétorique ce qui n'était qualifié jusque-là que de « tradition littéraire ». Je n'entends pas répondre ici à la question à peine posée, ni d'argumenter sur la pertinence de l'une ou l'autre rhétorique pour l'analyse des textes bibliques<sup>4</sup>. L'objet de cet exposé se limitera en effet au deuxième type de rhétorique, « la rhétorique biblique et sémitique ».

Je ne reviendrai évidemment pas sur l'histoire de la découverte de cette rhétorique particulière qui remonte à plus de deux siècles et demi : je l'ai fait il y a vingt ans, à la demande de Joachim Classen, lors de notre IX<sup>e</sup> congrès à Göttingen<sup>5</sup>, résumant à grands traits l'historique que j'avais publié la même année et qui constituait la première moitié de mon ouvrage intitulé *L'Analyse rhétorique*<sup>6</sup>. Il y a deux ans, dans mon *Traité de rhétorique biblique*<sup>7</sup>, j'ai repris

---

<sup>1</sup> Commission biblique pontificale, *L'Interprétation de la Bible dans l'Église*, Città del Vaticano, Libreria editrice vaticana, 1993.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>4</sup> À ce sujet, voir, par exemple, mon étude : « Quelle rhétorique dans l'Épître aux Galates ? Le cas de Ga 4,12-20 », *Rhetorica* 12 (1994), pp. 427-450.

<sup>5</sup> « Histoire de l'analyse rhétorique en exégèse biblique », *Rhetorica* 8 (1990), pp. 291-320.

<sup>6</sup> *L'Analyse rhétorique. Une nouvelle méthode pour comprendre la Bible. Textes fondateurs et exposé systématique*, Initiations, Les Éditions du Cerf, Paris 1989 (traductions italienne et anglaise ; voir ma bibliographie sur le site de la RBS).

<sup>7</sup> *Traité de rhétorique biblique*, RhSem 4, Lethielleux, Paris 2007.

cet historique, en l'abrégeant un peu. Après bien des hésitations et mûre réflexion, j'avais soigneusement évité d'y parler des chercheurs contemporains ; j'étais en effet embarrassé de devoir en faire une présentation qui ne pouvait être que critique. Prudemment, je n'avais donc parlé que des défunts, à une seule exception près, celle d'Albert Vanhoye, bien connu pour son travail sur *La Structure littéraire de l'Épître aux Hébreux*<sup>8</sup>. C'est qu'il avait accepté d'être le Président honoraire de notre Société internationale pour l'étude de la Rhétorique Biblique et Sémitique (RBS) et qu'il était devenu depuis Cardinal de Sainte Église Romaine. Par la faute de Diane Desrosiers-Bonin, me voici puni par où j'avais péché. Je suis en effet condamné à l'exercice périlleux de prendre position sur mes contemporains. Comme date symbolique – au moins pour moi – je prendrai celle de [292] mon premier ouvrage dans le domaine de la rhétorique biblique<sup>9</sup> : c'est que 1979 a l'avantage de fournir le chiffre rond des trente dernières années.

Dresser un état de la question est une entreprise redoutable. Dans le site de la RBS, depuis Morogoro en Tanzanie, Bernard Witek met régulièrement à jour une bibliographie qui n'est certainement pas parfaite, mais qui est tout de même la plus complète qui existe à ce jour. Or cette bibliographie ne compte actuellement pas moins de 1 434 titres. De quoi décourager les plus enthousiastes. Vous comprendrez qu'il serait difficile d'en rendre compte de manière exhaustive.

*La première chose à noter* – peut-être la plus importante –, est la quantité impressionnante de textes bibliques et, plus largement, sémitiques qui ont déjà été analysés selon les lois de la rhétorique sémitique. Ladite bibliographie est double en réalité : en effet, les études sont classées d'une part selon l'ordre alphabétique des noms d'auteurs et d'autre part selon les références des textes étudiés. Selon cette seconde bibliographie, à ce jour 6 512 textes ont déjà été analysés, textes évidemment de différentes tailles, depuis le segment bimembre ou distique jusqu'à des livres entiers. Ces études ne sont pas toutes de première qualité, loin de là, mais qui s'en étonnerait ? Leur évaluation requerrait des années de travail et encore faudrait-il qu'elle soit menée par des gens vraiment compétents, et ils ne sont pas foule, au moins pour l'instant. J'en donnerai cependant un petit échantillon dans la troisième partie de mon exposé à propos d'un court texte, le Ps 113.

*La deuxième chose à noter* est la suivante : autant les analyses de textes pullulent, autant les chercheurs qui se sont astreints à fournir un discours méthodologique sont fort peu nombreux. Ils se comptent sur les doigts d'une

---

<sup>8</sup> Desclée de Brouwer, Tournai, 1963, 1976.

<sup>9</sup> *Quelle est donc cette Parole ? Lecture « rhétorique » de l'évangile de Luc (1-9 et 22-24)*, LeDiv 99 A.B, Les Éditions du Cerf, Paris 1979.

seule main. Et voilà qui va faciliter grandement ma tâche. Nous publions sur le site de la RBS la bibliographie de Pierre Auffret : elle comptait, au 23 mai 2008, 213 titres. Mais, comme cet ami n'a jamais fourni la moindre présentation de la méthode qu'il met en œuvre dans ses innombrables travaux, je me suis estimé dispensé d'en dire davantage sur lui. Pour l'instant.

Je ne m'attarderai pas outre mesure sur les auteurs qui ne parlent que du chiasme. On sait la fortune du livre de Nils Wilhelm Lund, *Chiasmus in the New Testament*, publié en 1942 et réimprimé en 1972<sup>10</sup>. [293] Un certain nombre de chercheurs contemporains ne s'intéressent, comme lui, qu'aux compositions concentriques (et spéculaires), comme si les constructions parallèles n'existaient pas, elles aussi. Robert Chisholm écrit en 2006 :

Some scholars seem particularly eager to find chiasmic structures throughout biblical literature, but one often gets the impression that the proposals are more a testimony to the scholar's creativity than a design intended by the biblical author. Generally speaking, chiasmus is more common in smaller literary units, such a poetic verse or strophe. The longer the unit the more contrived and artificial the proposal usually appears to be<sup>11</sup>.

Voilà pourquoi certains reprochent à l'analyse rhétorique biblique de ne chercher, et de ne trouver que des constructions concentriques. Un exégète de renom, qui fut mon professeur, a même diagnostiqué chez plusieurs chercheurs une « maladie du chiasme »<sup>12</sup>. Il faut dire que le reproche est quelquefois mérité<sup>13</sup>. Il n'est que d'examiner telle ou telle étude, par exemple sur l'évangile de Jean, pour s'en convaincre : puisqu'il faut balayer devant sa porte, je mentionnerai un jésuite, Peter Ellis, lequel utilise le travail d'un autre jésuite John Gerhard. Cet auteur réduit systématiquement tous les textes du quatrième évangile à un même schéma concentrique : A B C B'A'<sup>14</sup>, ce qui n'est pas bon

<sup>10</sup> N.W. LUND, *Chiasmus in the New Testament*, publié en 1942 et réimprimé en 1972 (Chapel Hill : University of North Carolina Press).

<sup>11</sup> R.B. CHISHOLM, Jr., *Interpreting the Historical Books. An Exegetical Handbook*, Handbooks for the Old Testament Exegesis, Grand Rapids 2006, p. 52. On trouvera une critique fort semblable dans I.H. THOMSON, *Chiasmus in the Pauline Letters*, JSNT.S 111, Sheffield 1995, p. 13.

<sup>12</sup> X. LÉON-DUFOUR, « Bulletin d'exégèse du Nouveau Testament », *Recherches de Science Religieuse* 73 (1985), p. 267 (voir *Traité de rhétorique biblique*, p. 266).

<sup>13</sup> C'est ce que stigmatise Amnon Shapira pour l'ouvrage de David A. DORSEY, *The Literary Structure of the Old Testament: A Commentary on Genesis-Malachi*, Baker, Grand Rapids, 2004 (voir sa recension dans *Review of Biblical Literature* 8 (2006), pp. 114-117 : « with all the importance of pivot patterns [...], one cannot legitimately state that it is the only structure known to us » (p. 116).

<sup>14</sup> P.F. ELLIS, *The Genius of John: A Composition-critical Commentary on the Fourth Gospel*, The Liturgical Press, Collegeville, MN, 1985. John J. GERHARD a publié récemment

signe. Les ouvrages dont le titre commence par *Chiasmus...* continuent de sortir, par exemple celui de Ian H. [294] Thomson, *Chiasmus in the Pauline Letters*, publié en 1995<sup>15</sup> et celui de John Breck, *The Shape of Biblical Language : Chiasmus in the Scriptures and Beyond*<sup>16</sup>. Signalons aussi le dernier livre de la regrettée Mary Douglas, *Thinking in Circles : an Essay on Ring Composition*<sup>17</sup>, qui, soit dit en passant, élargit l'enquête au-delà du monde sémitique. Certains voient donc des chiasmes partout, même où il n'y en a pas, mais ce n'est pas une raison pour jeter le bébé avec l'eau du bain. Les compositions concentriques et spéculaires – abusivement appelées chiasmes – sont très fréquentes dans les écrits bibliques et coraniques, entre autres textes sémitiques, c'est un fait indéniable. Qui oserait reprocher au prophète Daniel d'avoir la « maladie de l'hébreu », parce qu'il écrit dans cette langue ? Cela dit, il serait mal venu de voir de l'hébreu partout dans son livre, même dans les chapitres rédigés en araméen ! Dans mon *Traité de rhétorique biblique*, j'ai établi des statistiques précises sur ces divers types de composition : elles sont limitées à deux livres, Amos<sup>18</sup> et Luc<sup>19</sup>, mais ceux-ci ont été analysés de manière rigoureuse à tous les niveaux de composition<sup>20</sup>. Voici ma conclusion : « La proportion des compositions concentriques l'emporte très nettement aux niveaux supérieurs, tandis qu'aux niveaux inférieurs elle s'inverse nettement »<sup>21</sup>. N'en déplaise à Chisholm qui prétend le contraire. Pour plus de précision, voici quelques chiffres :

Niveaux	Constructions parallèles	Constructions concentriques
Séquences	16%	84%
Passages	32%	68%
Parties	72%	28%

---

ses travaux : *The miraculous parallelisms of John : a golden mold of symmetric patterns*, Orlando Truth, Tangerine, FL, 2006.2008 ; voir aussi G.H. ØSTENSTAD, *Patterns of Redemption in the Fourth Gospel. An Experiment in Structural Analysis*, Studies in Bible and Early Christianity 38, The Edwin Mellen Press, Lewinston – Queenston – Lampeter, 1998 (voir ma recension dans *Gregorianum* 81 [1999] pp. 564-565).

<sup>15</sup> JSNT.S 111, Sheffield 1995.

<sup>16</sup> St. Valdimir's Seminary Press, Crestwood, New York, 1994.

<sup>17</sup> Yale University Press, New Haven (CT) – London, 2007.

<sup>18</sup> R. MEYNET et P. BOVATI, *Le Livre du prophète Amos*, RhBib 2, Les Éditions du Cerf, Paris 1994 (édition italienne, 1995).

<sup>19</sup> R. MEYNET, *L'Évangile de Luc*, RhSem 1, Lethielleux, Paris 2005 (troisième édition sous presse).

<sup>20</sup> *Traité de rhétorique biblique*, pp. 266-268.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 268.

Puisque les compositions concentriques sont si fréquentes, continuons donc à « chercher le chiasme » ! [295]

Est-il nécessaire de faire état de *deux lacunes graves* constatées, hélas, assez largement durant l'enquête que j'ai dû mener pour établir le présent état de la question ? *La première* est connue, mais je la mentionne et la déplore quand même : certains chercheurs ne connaissent et ne citent que les auteurs qui écrivent dans leur propre langue, se privant ainsi de ressources souvent précieuses et même indispensables. L'Atlantique est certes un océan fort large, mais il est possible de le traverser. Dans les deux sens. Inutile d'insister.

*La seconde lacune* n'est pas moins déplorable : l'analyse rhétorique biblique et sémitique n'est pas née en 1942 avec le *Chiasmus in the New Testament* de Lund, et il est fort regrettable de voir des auteurs qui ignorent pratiquement tout de son histoire<sup>22</sup>. Lund a eu des prédécesseurs, et ils sont plus importants que lui. Il faut connaître ses classiques et ne pas se contenter de citer leurs noms. Il est vrai que les ouvrages fondamentaux de John Jebb et de Thomas Boys étaient jusqu'il y a peu pratiquement introuvables. C'est pourquoi j'en avais traduit de larges extraits dans mon premier ouvrage de méthodologie en 1989, *L'Analyse rhétorique*<sup>23</sup>. C'est pourquoi aussi, avec mon collègue Jacek Oniszczyk, nous avons réédité sur notre site, il y a déjà plusieurs années, le premier livre de Boys, *Tactica Sacra*. Nous avons même mis en ligne son second ouvrage, mais nous l'avons retiré quand nous avons découvert que Google s'en était chargé et l'avait fait mieux que nous. Quant au livre de Jebb, *Sacred Literature*, il a été mis en ligne par Archive. Notre site fournit évidemment les liens avec ces publications essentielles.

*Venons-en aux auteurs qui proposent un système méthodologique*. Ils ne sont pas très nombreux et se comptent même sur les doigts d'une seule main. Certains ouvrages sont limités. Par exemple, le titre de l'ouvrage de Jerome T. Walsh, *Style and Structure in Biblical Hebrew Narrative*<sup>24</sup>, désigne clairement l'objet de son étude, les récits en prose [296] de la seule Bible hébraïque, qui laisse donc de côté non seulement les deutérocanoniques et le Nouveau Testament mais aussi les textes poétiques qui représentent une très large partie de la Bible hébraïque. Ce livre comporte cependant de très nombreux exemples et tente de les situer dans un cadre systématique, classé en trois parties : I. Structures of Organization ; II. Structures of Disjunction ; II. Structures of

---

<sup>22</sup> Un exemple seulement : dans sa bibliographie (qui est uniquement en anglais, à part un article en allemand) Victor M. WILSON (*Divine Symmetries: The Art of Biblical Rhetoric*, University Press of America, Lanham, 1997) ne mentionne ni Lowth, ni Bengel, ni Jebb, ni Boys, ni Forbes ; rien avant Lund.

<sup>23</sup> Voir note 6.

<sup>24</sup> The Liturgical Press, Collegeville (MN), 2001.

Conjunction. L'ouvrage ne brille pas par sa clarté et sa rigueur et ne fournit donc pas un cadre vraiment cohérent.

Il est impossible de ne pas dire un mot des travaux de Wilfred G.E. Watson. Son dernier ouvrage, paru en 1994, est un recueil d'articles<sup>25</sup> qui complète son manuel très connu publié dix ans auparavant, *Classical Hebrew Poetry. A Guide to its Technique*<sup>26</sup>. Cette fois, il s'agit d'un travail limité à la poésie, et à la poésie hébraïque, bien qu'il fournisse aussi beaucoup d'exemples d'autres littératures sémitiques. C'est une mine d'exemples et de références, enrichi de douze index. Cela dit, il offre plus un catalogue extrêmement détaillé de faits qu'un véritable système d'analyse de la composition des textes. On notera toutefois que dans son index des auteurs cités n'apparaissent pas les noms de Lowth et de Schöttgen, pas plus que ceux de Jebb, de Boys et de Forbes, les fondateurs de l'analyse rhétorique biblique ; le nom de Lund est cité une seule fois, incidemment dans une note. Pour illustrer à la fois son exhaustivité et aussi son manque d'organicité, son index des sujets compte trente entrées différentes pour « chiasmus ».

Il en va de même pour Marc Girard, un exégète bien connu dans cette partie du monde, le Québec. Cet auteur a certes plus d'une corde à son arc et s'est intéressé aussi à la symbolique du langage biblique<sup>27</sup>. Il a publié un commentaire des Psaumes en trois forts volumes, où il met en œuvre ce qu'il appelle « l'analyse structurelle », ce qui est une autre appellation de l'analyse rhétorique biblique<sup>28</sup>. La seconde édition de son premier volume, parue en 1994, reprend et développe la longue introduction méthodologique de la première [297] édition de 1984. Je lui ai consacré deux recensions<sup>29</sup>, ainsi qu'un article d'hommage critique<sup>30</sup>. L'auteur a raison d'affirmer que la distinction des niveaux d'organisation du texte est la clé de voûte de l'analyse structurelle ; toutefois son système manque de rigueur, d'abord et avant tout parce qu'il part de l'ensemble du texte, qui est son « premier niveau » à partir duquel il va ensuite distinguer les niveaux inférieurs, qui malheureusement ne sont pas définis et ne pouvaient effectivement pas l'être. Il faut au contraire partir du bas, c'est-à-dire des unités minimales reconnues par tous, distique et tristique, sans oublier le monostique,

---

<sup>25</sup> *Traditional Techniques in Classical Hebrew Verse*, Sheffield Academic Press, JSOT.S 170, Sheffield, 1994.

<sup>26</sup> Sheffield Academic Press, JSOT.S 26, Sheffield, 1984.

<sup>27</sup> *Les Symboles dans la Bible : essai de théologie biblique enracinée dans l'expérience humaine universelle*, Les Éditions Bellarmin, Montréal, 1991.

<sup>28</sup> *Les Psaumes 1-50. Analyse structurelle et interprétation*, Montréal/Paris, Bellarmin/Éd. du Cerf, Recherche. Nouvelle série 2, 1984 ; *Les Psaumes redécouverts. De la structure au sens*, Montréal, Bellarmin, I. Ps 1-50, 1996 ; II. Ps 51-100 ; III. Ps 101-150, 1994.

<sup>29</sup> *Rivista Biblica* 45 (1997), pp. 92-96 ; 229-230.

<sup>30</sup> « Analyse rhétorique du Psaume 51. Hommage critique à Marc Girard », *Rivista Biblica* 45 (1997), pp. 187-226.

et continuer systématiquement avec les niveaux successifs jusqu'à l'ensemble. Un autre mérite de ce travail est que l'auteur propose des réécritures de chacun des psaumes pour en visualiser la composition ; on regrettera cependant que, ignorant ses prédécesseurs les plus sérieux, comme Jebb et Boys, il n'ait pas fait progresser cette technique de la réécriture, au contraire. Girard insiste aussi sur le rôle des récurrences verbales, et il a tout à fait raison ; encore faut-il distinguer les diverses fonctions de ces récurrences et surtout déterminer à quel niveau elles jouent.

Jan P. Fokkelman lui aussi ne s'occupe que de la Bible hébraïque, mais pas seulement des psaumes comme Girard. Il est connu pour son *opus magnum* en quatre gros volumes sur les livres de Samuel<sup>31</sup> ; quatre autres volumes sont consacrés à la poésie hébraïque<sup>32</sup>. Cet auteur est certainement des plus importants. Il revient constamment sur les questions de méthode. Contrairement à beaucoup d'autres, il distingue nettement les différents niveaux d'organisation textuelle, à partir de ses constituants minimaux, les sons, jusqu'au livre<sup>33</sup> : douze niveaux pour la prose, onze pour la poésie. C'est en effet que, comme Robert Alter<sup>34</sup>, il distingue prose et poésie : il a en effet publié [298] deux volumes, *Reading Biblical Narrative*<sup>35</sup> et *Reading Biblical Poetry*<sup>36</sup>. Il reconnaît cependant qu'il est bien difficile de les séparer<sup>37</sup>. Pour la prose il utilise la narratologie plus que l'analyse structurelle ou rhétorique ; pour la poésie il s'intéresse beaucoup à la colométrie, faisant minutieusement le décompte des syllabes et des accents. Certes, il reconnaît, au détour d'une note<sup>38</sup>, l'existence du monocolon ou monostique, mais celui-ci n'entre pas dans son système, ce

---

<sup>31</sup> *Narrative art and poetry in the Books of Samuel : a full interpretation based on stylistic and structural analyses*, Studia Semitica Neerlandica 20.23.27.31, Van Gorcum, Assen, 1981.1986.1990.1993.

<sup>32</sup> *Major Poems of the Hebrew Bible : at the Interface of Hermeneutics and Structural Analysis*, Studia Semitica Neerlandica 37.41.43.47, Van Gorcum, Assen, 1998-2004 ; *Reading Biblical Poetry: An Introductory Guide*, Louisville – London 2001.

<sup>33</sup> Voir, par exemple, *Narrative art and poetry in the Books of Samuel*, II. p. 4.

<sup>34</sup> R. ALTER, *The Art of biblical Narrative*, Allen & Unwin, London – Sydney, 1981 ; trad. fr., *L'art du récit biblique*, Le livre et le rouleau 4, Lessius, Bruxelles, 1999 ; ID., *The Art of biblical Poetry*, T. & T. Clark, Edinburgh, 2000 ; trad. fr., *L'art de la poésie biblique*, Le livre et le rouleau 11, Lessius, Bruxelles, 2003.

<sup>35</sup> *Reading Biblical Narrative: an introductory guide*, Westminster John Knox, Louisville (KY), 1999 ; trad. française : *Comment lire le récit biblique : une introduction pratique*, Lessius, Bruxelles, 2002.

<sup>36</sup> *Reading Biblical Poetry: An Introductory Guide*, Westminster John Knox, Louisville, KY, 2001.

<sup>37</sup> Je renvoie à la traduction française, *Comment lire le récit biblique : une introduction pratique*, Lessius, Bruxelles, 2002, Chap. X, « La collaboration de la prose et de la poésie », pp. 185-203.

<sup>38</sup> *Reading Biblical Poetry*, Chap. 2, note 9, p. 232.

qui, à mon avis, le vicie à la base. En effet, si le point de départ est erroné, si les fondations ne sont pas bien posées, c'est tout l'édifice qui sera menacé. Comme dans toutes les autres sciences, la définition de l'unité de base est déterminante. Or chacun sait combien il est délicat et difficile de la définir.

Ces deux derniers chercheurs sont, en un certain sens, complémentaires : l'un part du haut et n'arrive pas à définir les unités de base, l'autre part du bas mais se trompe sur la définition de l'unité rhétorique minimale, qui n'est pas le colon mais ce que j'appelle le segment, formé de deux ou de trois cola, ou même d'un seul.

Force est de mettre un terme à ce panorama, partiel, mais représentatif. J'espère en avoir fait percevoir l'abondance et la richesse qui ne cesse de s'accumuler au fil des publications. En 1824, il n'y a pas loin de deux siècles, Thomas Boys écrivait que l'étude de la rhétorique biblique était encore « dans son enfance »<sup>39</sup>. Ian H. Thomson le répète littéralement en 1995<sup>40</sup>. Marc Girard pour sa part écrit :

Voilà bien où nous en sommes, en 1996 : l'analyse structurelle, tel un jeune adulte, semble bien avoir pris sa vitesse de croisière et vouloir la conserver.

Il lui tarde, cependant, de parvenir à sa maturité. Or, nous est avis qu'elle restera une éternelle débutante tant qu'elle ne se sera pas donné un cadre théorique plus rigoureux, plus fiable. Alors seulement la méthode structurelle pourra songer à faire école<sup>41</sup>.

### [299]

Il était donc nécessaire de l'aider à grandir, de la faire parvenir à une certaine autonomie et par conséquent de lui procurer davantage de visibilité et d'organicité. D'autant plus que les systèmes offerts par d'autres chercheurs, Girard compris, ne me semblaient pas vraiment convaincants. S'ils m'avaient satisfait, je ne me serais certainement pas lancé dans la fatigue de composer un *Traité de rhétorique biblique*.

Il me faut donc vous raconter ce que nous avons réalisé pour cela. Et ce sera la deuxième partie de mon exposé.

La première chose que nous avons faite fut de fonder une collection où seraient publiées les recherches menées dans ce domaine selon notre méthodologie. Ce fut d'abord, en français, la collection « Rhétorique biblique » aux Éditions du Cerf, remplacée bientôt par la collection « Rhétorique

---

<sup>39</sup> *Tactica Sacra. An attempt to develop, and to exhibit to the eye by tabular arrangements, a general rule of composition prevailing in the Holy Scriptures*, T. Hamilton, London, p. 11; de nouveau, p. 71.

<sup>40</sup> *Chiasmus in the Pauline Letters*, p. 19 (« rhetorical criticism is still, comparatively speaking, in its infancy »).

<sup>41</sup> M. GIRARD, *Les Psaumes redécouverts*, Op. cit., I. Ps 1-50, 1996, p. 29.



sémitique » chez Lethielleux, en tout neuf volumes à ce jour. Leur sœur italienne, « *Retorica biblica* », compte douze volumes. Il s'est ensuite avéré nécessaire de passer à d'autres langues, l'espagnol et l'anglais, si nous ne voulions pas que nos travaux continuent à être largement ignorés de ce côté-ci de l'Atlantique. C'est ainsi que Convivium Press, publie la collection « *Rhetorica semitica* », dont le nom latin était le seul qui puisse mettre d'accord les deux langues. Un premier volume, en espagnol, est sorti l'an dernier, deux autres cette année. Les collections publiées par Lethielleux à Paris et par Convivium Press à Miami (en Floride) sont appelées « Rhétorique sémitique » et « *Rhetorica semitica* », parce qu'elles ne publient pas que des analyses et commentaires de textes bibliques, mais aussi de textes coraniques. Ainsi l'étude de Michel Cuypers sur la sourate 5 du Coran a attiré l'attention d'un certain nombre de musulmans ; le 7 février 2009 pour l'édition française de son travail il a reçu, à sa grande surprise, le « World Prize of the Book of the Year from the Islamic Republic of Iran », des mains mêmes du Président Ahmadinejad.

Outre les collections, nous avons lancé, dès 2002, un site internet qui offre un assez grand nombre de ressources ; le site compte en effet 275 pages, en trois langues, italien, français et anglais. J'ai déjà mentionné les bibliographies et les textes des fondateurs, mais nous offrons aussi une présentation de l'analyse rhétorique biblique, adaptée à tous les visiteurs, depuis un simple article grand public en huit langues différentes jusqu'au *Traité*, en passant par un livret et un manuel, en trois langues, et aussi notre terminologie en six langues pour l'instant. Nous présentons évidemment les volumes de nos collections et quelques autres, en particulier les thèses que [300] nous avons dirigées et qui sont publiées dans d'autres collections. Nous avons aussi une revue en ligne, *Studia Rhetorica*, dont l'accès est gratuit, comme tous les services du site. Enfin, nous présentons en commençant la « Société internationale pour l'étude de la Rhétorique Biblique et Sémitique », en abrégé RBS.

C'est que, outre les collections et le site internet, nous avons fondé en 2006 cette Société dont le nom ressemble – volontairement, vous vous en doutez – à celui de la Société internationale d'histoire de la rhétorique. Son but est de soutenir et développer nos projets de recherche et de publication, mais aussi d'organiser des rencontres. Le premier colloque de la RBS s'est tenu en septembre 2008 et les actes ont déjà été publiés en mai de cette année, aux Edizioni Dehoniane de Bologne, avec quatorze contributions, en italien, espagnol, français et anglais<sup>42</sup>. Plusieurs sont dues à nos étudiants, de doctorat ou même de licence. Une méthodologie n'a de chance de s'établir que si elle est enseignée et c'est une lapalissade que de dire que nos étudiants représentent

---

<sup>42</sup> R. MEYNET et J. ONISZCZUK, ed., *Retorica Biblica e Semitica 1. Atti del primo convegno RBS*, ReBib 12, EDB, Bologna 2008.

l'avenir. Nous comptons organiser un colloque semblable toutes les années paires, à la mi septembre à Rome, si Dieu veut.

Quand j'ai commencé à travailler les textes bibliques, au début des années 70, je m'étais lancé – initié par mon maître, Paul Beauchamp – sans rien connaître à la rhétorique biblique que j'ai donc découverte peu à peu. J'ai dû forger mon outil en même temps que je menais ma recherche sur la composition de l'évangile de Luc. Et le souci méthodologique aussi bien que pédagogique m'a accompagné depuis le début. J'y ai consacré plusieurs publications, jusqu'au jour où mon collègue, Pietro Bovati, de l'Institut biblique pontifical, avec lequel j'ai publié une analyse rhétorique du livre d'Amos<sup>43</sup>, m'a poussé de manière insistante à rédiger un véritable traité de rhétorique biblique, puisqu'il n'existait rien de tel. En effet Jan de Waard déplorait en 1996 qu'il manquât encore un *Manuel de rhétorique hébraïque*<sup>44</sup>. Le moment était venu, et, si j'avais tardé davantage, je n'aurais sans doute plus eu le courage d'entreprendre un tel projet. Je l'ai fait d'autant plus volontiers que je voulais fournir à mes étudiants en particulier l'instrument dont j'avais toujours rêvé et que je n'avais jamais trouvé. Ayant toujours eu un goût prononcé pour la rigueur, la cohérence et la clarté, j'ai voulu donner un exposé [301] systématique qui soit le plus complet, mais aussi le plus simple possible, ce qui est – chacun le sait – la chose la plus compliquée et la plus difficile qui soit. J'ai pour cela été grandement aidé par ma formation de linguiste fonctionnaliste.

Je ne reprendrai pas ici ce que j'ai dit il y a deux ans dans ma communication de Strasbourg, intitulée « Pourquoi un Traité de rhétorique biblique<sup>45</sup> ? » Je serai bref et synthétique.

Après un chapitre introductif qui brosse l'histoire de la rhétorique biblique, l'ouvrage s'organise en trois parties. Dans la première, « Composition », un premier chapitre énumère tous les éléments linguistiques qui peuvent être en rapport pour marquer la composition des textes ; le second chapitre est consacré à la question fondamentale des niveaux d'organisation textuelle ; le troisième fait l'inventaire des figures de composition, les « figures totales » que sont les constructions parallèles, spéculaires et concentriques, ainsi que les « figures partielles », termes initiaux, finaux, extrêmes, médians et centraux ; enfin un dernier chapitre édicte des règles précises de réécriture, c'est-à-dire de la façon

---

<sup>43</sup> Voir note 17.

<sup>44</sup> J. de WAARD, « Hebrew Rhetoric and the Translator », dans Lénart J. de Regt, Jan de Waard, Jan P. Fokkelman (dir.), *Literary Structure and Rhetorical Strategies in the Hebrew Bible*, Assen, Van Gorcum 1996, p. 242.

<sup>45</sup> Une première version de ce texte se trouve sur notre site, dans la revue *Studia Rhetorica*, n° 25f (17.05.2007) et 27a (18.10.2007). Le texte complet est à paraître dans les actes du XVI<sup>e</sup> Congrès de l'ISHR – Strasbourg 2007 : L. PERNOT, ed., *New Chapters in the History of Rhetoric*, International Studies in the History of Rhetoric 1, Brill, Leyden, 2009, pp. 517-526.

de donner à voir typographiquement la composition des textes, à leurs divers niveaux de composition.

La seconde partie traite du « Contexte ». Les quatre chapitres se correspondent de manière parallèle. Le premier traite de l'Intertexte, soit des relations qu'entretiennent entre elles les diverses unités d'un même texte ; le second étudie les relations intertextuelles qui relient un texte avec d'autres. Au chapitre sur l'Intertexte correspond un troisième chapitre qui traite du cas particulier que représente le centre des compositions concentriques, centre occupé souvent par une question, par une citation, par un proverbe ou une parabole. Au chapitre sur l'Intertexte correspond un dernier chapitre où est proposée une nouvelle manière – inspirée et renouvelée par l'analyse rhétorique biblique – d'étudier et de présenter le cas spécifique d'intertextualité représenté par le fait synoptique.

La troisième partie, consacrée à l'« Interprétation » commence par un chapitre où sont présentés les fruits que l'analyse rhétorique porte aussi bien dans le domaine de la critique textuelle, que dans ceux de la ponctuation et de la traduction. Le second chapitre est consacré au rapport entre composition et interprétation. Largement illustrées, y sont proposées cinq règles herméneutiques : 1. chercher la [302] différence ; 2. chercher la ressemblance ; 3. partir du centre ; 4. suivre le fil rouge ; 5. croiser les fils. Le chapitre suivant étudie les rapports entre intertextualité et interprétation ; il est organisé autour de deux pôles, le témoignage et l'accomplissement. Un dernier chapitre aborde ce qui est appelé « le don de l'interprétation », don d'en-haut, d'un autre ordre que l'ordre scientifique pourtant indispensable, de l'ordre de l'Esprit, qui dépasse et donne son sens ultime à tout ce qui le prépare, sans en être pourtant la cause.

Un dernier chapitre se devait de faire le pendant du premier sur l'historique ; y sont ébauchées les perspectives qui s'ouvrent à la recherche pour les années qui viennent. Ces perspectives dépassent le domaine proprement biblique ; elles s'étendent déjà à d'autres aires, dont celle des textes musulmans, coraniques en particulier, mais aussi, par exemple, pharaoniques que Michel Cuypers, l'auteur de la belle analyse de la sourate 5 du Coran, illustrera dans sa communication.

Venons-en à la troisième et dernière partie de mon exposé. Un exemple, celui du Ps 113, qui illustrera plusieurs caractéristiques de la rhétorique biblique. J'ai choisi ce texte, parce qu'il est court et se prête donc à un exposé bref, mais aussi parce qu'il a été analysé par plusieurs chercheurs en rhétorique biblique dont j'ai parlé, Pierre Auffret (1992), Marc Girard (1994) et Jan Fokkelman (1998), mais aussi David Noel Freedman (1978) et G.T.M. Prinsloo (1996).

Commençons par ce dernier<sup>46</sup>. Voici son plan :

---

<sup>46</sup> G.T.M. PRINSLOO, « Yahweh and the Poor in Psalm 113: Literary Motif and/or Theological Reality? », *Old Testament Essays* 9 (1996), pp. 465-485.

**[303]**

Framework : *Praise* the Lord (1a)

## I CALL TO PRAISE (1b-3b)

*A Praise the Lord! (1b-3b)*

1bc O followers of the Lord, *praise* him !

2ab *Praise* him always

3ab Everywhere *praise* him

## II REASONS FOR THE CALL (4a-9b)

*B The Lord's nature (4a-6b)*

4ab He is **high** above the nations, even above **heavens**

5ab No one is like the Lord enthroned so **high**

6ab Looking down so *low* in **heaven** and upon *earth*

*C The Lord's deeds (7a-9b)*

7ab He raises from the dust the needy

8ab He gives them a place of honour

9ab The childless becomes a happy mother

Framework : *Praise* the Lord (9c)

**[302]** Ce plan est tributaire de la forme de la louange, telle que la décrivent les exégètes de « l'histoire des formes ». Cette forme comprend deux éléments : l'invitation à la louange et la série des raisons qui la motivent. C'est très logique, mais c'est typiquement de la logique occidentale. C'est très régulier, avec trois strophes formées chacune de trois vers, de nouveau à l'occidentale. Une seule question : pourquoi « looking » de 6ab n'entre pas dans les actions de Dieu, plutôt que dans sa « nature » ? Notons finalement que, en ce qui concerne 5b, Prinsloo écrit : « En 5a la question rhétorique (“qui est comme le Seigneur notre Dieu”) implique qu'il n'est personne comme le Seigneur » (p. 476).

Passons à David N. Freedman<sup>47</sup>. Selon lui le psaume est constitué de « trois strophes de six lignes dont la structure est pratiquement identique » (p. 57) ; **[303]** ce sont les mêmes strophes que celles de Prinsloo, mais elles ne sont pas regroupées selon les deux éléments de la forme hymnique. Il en fait une analyse métrique précise, comptant le nombre de syllabes. Pour la question de 5a, il écrit : « Comme dans le passage parallèle, Ex 15,11, la réponse requise est : “Personne” » (p. 55).

<sup>47</sup> D.N. FREEDMAN, « Ps 113 and the Song of Hanna », *Eretz Israel* 14 (1978), pp. 59-69 ; repris dans *Poetry, Pottery, and Prophecy*, Winona Lake, Indiana, 1980, pp. 243-261.

Comme Freedman, Jan Fokkelman<sup>48</sup> commence par une analyse métrique qui consiste à compter les syllabes prémassorétiques de chaque colon (ou stique) : ainsi le psaume compte neuf vers, chacun de 14 syllabes sauf un. Rappelons que pour lui, le vers est formé de deux ou de trois cola (ou stiques), puis que la strophe est formée de deux ou de trois vers, enfin que la stance regroupe deux ou trois strophes. Contrairement à Prinsloo et Freedman, et beaucoup d'autres, Fokkelman pense que le psaume est organisé non pas en trois strophes mais en quatre, qu'il regroupera ensuite en deux stances. En effet, à partir du verset 5 commence une chaîne de verbes au factitif, introduite par une question (5a). Si on trace une ligne entre 5a et 5b, on obtient deux moitiés de 9 cola : la première stance contient les six occurrences du tétragramme sacré, et la seconde les six verbes factitifs du psaume. En outre, dans la première stance Dieu est objet de la louange, tandis que dans la seconde il est sujet des actions. [304] « La question hymnique “Qui ?” constitue un signal structural fort, au moment où Dieu, d'objet qu'il était, devient sujet. La question forme la ligne pivotante à l'ouverture de la seconde stance » (p. 12). Si on admet que ce qu'il appelle « le vers » peut être formé non pas seulement de deux ou de trois cola, comme il le pense, mais aussi d'un seul, il n'y a plus aucune difficulté à reconnaître que le colon de 5a forme, à lui seul, le centre du psaume.

Quand il en arrive à l'analyse de la première stance, il est obligé de la considérer formée de deux strophes (1b-2 et 3-4), puisque, dans son système, de même que le vers compte deux ou trois cola, la strophe à son tour est formée de deux ou de trois vers.

- 1 Louez, serviteurs du Seigneur  
Louez le nom du Seigneur
- 2 Soit le nom du Seigneur béni  
De maintenant jusqu'à toujours
- 3 Du levant du soleil jusqu'à son couchant  
Loué le nom du Seigneur
- 4 Exalté par-dessus toutes les nations le Seigneur  
Par-dessus les cieus sa gloire

Et il va trouver des arguments pour justifier son découpage en deux strophes, sur lesquels je ne m'attarderai pas.

Si au contraire on admet que la strophe est formée de deux ou de trois vers *ou même d'un seul*, il n'y a plus de difficulté à voir que les versets 2 et 3 vont ensemble et forment ce que j'appelle un « morceau » formé de deux segments bimembres de composition spéculaire. Quant aux morceaux extrêmes, ils ne comportent chacun qu'un seul segment bimembre.

---

<sup>48</sup> *Major Poems of the Hebrew Bible*, I., pp. 8-18.

**[305]**

+ <sup>1b</sup>	LOUEZ,	serviteurs	de YHWH,
+	LOUEZ	<i>le nom</i>	de YHWH.
-----			
- <sup>2</sup>	Soit	<i>le nom</i>	de YHWH BÉNI
		: de maintenant	et jusqu'à toujours ;
		: <sup>3</sup> du Levant du soleil	jusqu'à son Couchant,
-	LOUÉ	<i>le nom</i>	de YHWH.
-----			
+ <sup>4</sup>	EXALTÉ	par-dessus toutes les nations	YHWH,
+		par-dessus les cieux	SA GLOIRE.

[304] On remarquera à l'occasion combien la réécriture que je propose permet de visualiser la composition sans qu'il soit besoin de grands discours. Le mouvement d'élargissement progressif se dessine fermement : dans le premier morceau sont invités à la louange les serviteurs du Seigneur, c'est-à-dire, selon la majorité des commentateurs et en consonance avec tant d'autres textes, les fils d'Israël. Dans le second morceau, plus développé, la louange et la bénédiction s'étendent à toute la durée et à tout l'espace. Enfin, dans le troisième morceau, on atteint non seulement l'ensemble des nations, mais jusqu'aux cieux mêmes. On notera la répétition du tétragramme, en termes finaux des deux membres du premier morceau, en termes extrêmes du second, et dans le troisième morceau, [305] couplé avec « sa gloire »<sup>49</sup>, de nouveau en termes finaux. Une autre interprétation serait cependant possible, si l'on comprenait que les « serviteurs du Seigneur » ne sont pas seulement les fils d'Israël, mais aussi toutes les nations et même les cieux et leurs armées, c'est-à-dire la multitude des astres. Je m'arrêterai là pour la présentation critique du travail, par ailleurs remarquable, de Jan Fokkelman, car je pense avoir suffisamment pointé la faille majeure de son système.

Passons à Marc Girard<sup>50</sup> et en même temps à une autre partie du psaume. Comme Prinsloo et tant d'autres commentateurs, il adopte la division en deux parties, selon les deux éléments de la forme hymnique, « l'invitatoire » (v. 1-3), puis l'exposé des motifs (4-9b) ». Et il ajoute : « Tel est l'apport le plus original d'une approche structurale ». Cette affirmation étrange a dû lui échapper. Comme je l'ai dit, son premier niveau est celui de l'ensemble, son deuxième niveau est celui des sections (1-3 et 4-9), comme on peut le voir sur sa réécriture, le troisième est celui des volets (par exemple 7-9), le quatrième celui des « micro-

<sup>49</sup> Comme en Ps 102,16 :

« Et craindront les nations *le nom de Yhwh*,  
et tous les rois de la terre *sa gloire* ».

<sup>50</sup> *Les Psaumes redécouverts*, III, pp. 184-189.

unités ». À ce dernier niveau, il fait remarquer, par exemple, que le verset 7 est « un parallélisme de synonymes » selon la formule abc // b'a'c', ce qui est exact. Cela apparaît clairement dans la réécriture suivante (ma traduction) :

[306]

IL RELÈVE	<i>de la poussière</i>	<b>le faible,</b>
<i>du fumier</i>	IL EXALTE	<b>le pauvre</b>

Pour la micro-unité suivante, il prétend que les v. 8-9 « sont encadrés par l'inclusion de “faire habiter” » (p. 187). À supposer que ces deux versets forment à eux seuls une unité, ce n'est pas d'inclusion qu'il faut parler, mais de termes initiaux. Ce que la réécriture suivante donne à voir :

: <sup>8</sup>	pour-(le)-FAIRE-HABITER	avec des princes,	
:	avec les princes	de son peuple ;	
– <sup>9</sup>	il FAIT-HABITER	la stérile	de maison,
:	mère	de fils	heureuse.

Les deux occurrences du verbe factitif qu'il traduit par « faire-habiter » marquent en effet les débuts de chacun des deux distiques et non pas leurs extrémités.

Girard donne la réécriture de l'ensemble du psaume. Tous les auteurs reconnaissent que les deux Alléluia, justement traduits par « Louez Dieu » (1a.9c), encadrent le psaume, faisant inclusion (ce que je préfère appeler « termes extrêmes », parce qu'avec « termes initiaux » ou anaphore, avec « termes finaux » ou épiphore, mais aussi avec « termes médians », ou mots-crochets, et « termes centraux », ces symétries partielles forment un véritable système cohérent, avec une terminologie transparente).

Quand Girard en vient à son troisième point, intitulé : « III. Le psaume tout entier », voici ce qu'il écrit : « Si jamais l'alléluia final (v. 9c) fait partie du psaume original, il encadre et unifie tout le psaume dans une grande inclusion (cf. v. 1a). Au fond, ce cri rituel résume à lui seul toute la partie invitatoire, c'est-à-dire les versets 1-3 ».

En réalité, les deux micro-unités de Girard (7 et 8-9) n'en forment qu'une seule – que j'appelle, dans ma terminologie, un « morceau » – où sont énumérées les actions de Dieu en faveur des délaissés. La réécriture suivante donne à voir que 9a correspond à 7ab comme points de départ et que 9b correspond à 8ab comme points d'arrivée.

**[307]**

1a <b>LOUEZ YAH !</b>	2a (Qu')il soit, <i>LE NOM DE YHWH</i> , béni,
1b <i>LOUEZ</i> , serviteurs de Yhwh !	2b <i>depuis</i> maintenant <i>jusqu'à</i> toujours !
1c <i>LOUEZ LE NOM DE YHWH !</i>	3a <i>Depuis</i> le levant du soleil <i>jusqu'à</i> sa venue (à l'horizon),
	3b <i>LOUÉ</i> (soit) <i>LE NOM DE</i> <i>YHWH !</i>

4a <i>HAUT</i> par-dessus toutes les nations (est) <i>Yhwh</i> ;	7a Faisant lever de la poussière le faible,
4b par-dessus les <i>cieux</i> (est) sa gloire.	7b des (tas de) fumiers il <i>HAUSSE</i> le pauvre,
5a Qui (est) comme <i>Yhwh</i> notre Dieu,	8a pour (le) <i>faire HABITER</i> avec les <i>nobles</i> ,
5b lui, se dressant- <i>haut</i> pour <i>HABITER*</i> ,	8b avec les nobles de son peuple,
6a lui, se baissant pour voir	9a <i>faisant HABITER</i> la (femme) stérile (à) la maison*,
6b dans les <i>cieux</i> et sur la terre ?	9b mère de (plusieurs) fils, joyeuse.

9c **LOUEZ YAH !**

Par ailleurs, comme on le voit sur ma réécriture,

---

+ <sup>5b</sup> *Il s'élève*                    pour **S'ASSEOIR**,  
+ <sup>6</sup> *il s'abaisse*                pour voir  
+ dans les *cieux*                et sur la terre.

---

– <sup>7</sup> *Il relève*                    de la poussière                le faible,  
– du fumier                    il exalte                        le pauvre,  
: <sup>8</sup> pour-l'**ASSEOIR**            avec des princes,  
: avec les princes            de son peuple ;  
– <sup>9</sup> **IL ASSIED**                la stérile                        de maison,  
: mère                            de fils                            heureuse.

---

le dernier morceau (7-9), qui comprend trois segments bimembres, avec le premier morceau (5b-6), qui ne comprend qu'un seul segment trimembre, forment une même partie. Celle-ci, comme l'avait bien vu Fokkelman, comprend les six factitifs du psaume (en Arial italiques) ; en outre l'unité en est marquée par la triple occurrence du verbe traduit par « s'asseoir » **[308]** et



« asseoir » dans le sens de « faire-asseoir » (5b.8a.9a), à quoi il faut ajouter la triple occurrence de « pour » (5b.6a.8a).

Venons-en finalement à Auffret<sup>51</sup>. Comme toujours ses analyses sont extrêmement fouillées. Tellement fouillées qu'elles risquent de décourager le lecteur qui, comme son auteur, se perd dans les détails. D'autant plus qu'il n'hésite pas à faire se chevaucher les niveaux. Un seul exemple pour donner une idée : « Que 9 puisse être légitimement rattaché à 8, cela nous est peut-être montré en hébreu par l'agencement concentrique suivant » (je ne garde que la traduction) :

POUR ASSEOIR

-lui  
 avec ('im)  
 des princes  
 avec ('im)  
 des princes  
 peuple ('am)  
 -lui

IL ASSIED

Qu'il y ait un rapport entre les segments bimembres des versets 8 et 9 est indéniable et l'on a vu que les deux occurrences de « asseoir » jouent le rôle de termes initiaux ; mais empiéter d'un niveau sur l'autre n'est pas de bonne méthode.

En outre, Auffret n'hésite pas à trouver des structures multiples pour le même texte. Ainsi écrit-il : « Nous avons ci-dessus retenu et inscrit dans la structure d'ensemble la disposition concentrique et 2-3 + 4 et 5b-6 + 7 autour de 5a. Nous voudrions maintenant faire de même pour ce qui regarde leur disposition parallèle 2-3 + 4 // 5b6 + 7 » (p. 48). On peut certainement parler de « multiplicité des structures », mais je suis d'avis qu'il faut l'entendre uniquement en fonction des niveaux d'organisation du texte : celui-ci est structuré différemment aux différents niveaux de son organisation mais ceux-ci doivent être scrupuleusement distingués et en aucun cas mélangés. Dire que le même texte peut être structuré de différentes manières me laisse sceptique, car si tout est vrai, rien n'est vrai.

C'est ce que je voudrais montrer maintenant en présentant la composition du psaume 113, à chacun de ses niveaux, segments, [309] morceaux et parties, telle que je la vois et que je l'analyse suivant mon propre système<sup>52</sup>. Le psaume

<sup>51</sup> P. AUFFRET, « Hymne à l'incomparable : étude structurelle du Psaume 113 », *Studi epigrafici e linguistici sul vicino oriente antico* 9 (1992), pp. 35-52.

<sup>52</sup> J'ai donné l'analyse de ce psaume dans *Appelés à la liberté*, Rhétorique sémitique 5, Lethielleux, Paris, 2008, pp. 141-148 (trad. espagnole et anglaise, Rhetorica Semitica, Convivium Press, Miami, Florida).

comprend cinq parties. Les parties extrêmes (1a.9a) sont de la taille d'un seul segment unimembre, lequel en hébreu ne compte qu'un seul terme, hallelûyâ. De même, la partie centrale (5a), dont on dira qu'elle est formée d'un seul morceau, lui-même comprenant un seul segment, qui compte un seul membre.

On a déjà dit que la deuxième partie (1b-4) est formée de trois morceaux, les morceaux extrêmes ne comprenant qu'un seul segment bimembre, tandis que le morceau central en contient deux. Quant à l'avant-dernière partie (5b-9b) qui lui est symétrique, elle est formée de deux morceaux, le premier ne comptant qu'un seul segment trimembre, le second trois segments bimembres.

Le système allie, je crois, la plus grande rigueur à la souplesse nécessitée par la réalité des textes. La construction est concentrique, les parties extrêmes faisant inclusion, ou, dans ma terminologie, remplissant la fonction de termes extrêmes. Suivant les règles de réécriture auxquelles j'ai consacré un chapitre entier du *Traité*, à ce niveau, ne sont plus mis en évidence les rapports internes à chaque partie, mais seulement les relations entre les parties. La partie centrale se rattache à la partie précédente par la reprise du tétragramme (1b.1c.2a.3b.4a) ; elle se rattache à la suivante par le pronom personnel « notre » qui annonce celui de 8b (« son ») qui est le seul de toute cette partie. La seconde partie et l'avant-dernière sont agrafées par les termes médians que forment les deux couples « les nations » / « les cieux » en 4 et « les cieux » / « la terre » en 6b, c'est-à-dire dans les segments qui encadrent la partie centrale.

Enfin « louer », dont on a déjà noté que les deux occurrences de 1a et 9c jouent le rôle de termes extrêmes, revient encore deux fois en 1b et 1c, remplissant la fonction de termes médians entre les deux premières parties. Le même verbe, au participe, est repris en 3b, à quoi correspondent non seulement « béni » en 2a mais aussi « exalté » en 4a. En termes initiaux des segments qui se correspondent de chaque côté de la partie centrale, « il s'élève » de 4a est un synonyme de « exalté » en 5b. La liste des termes synonymes continue avec « il relève » en 7a et avec « exalté » de 7b, ce dernier terme étant de la même racine que le participe « exalté » de 4a.

Qui connaît les lois de la rhétorique biblique et sémitique ne s'étonnera pas de voir que le centre du poème est occupé par une

[310]

<sup>1</sup> LOUEZ -YAH !

+ LOUEZ, serviteurs de	YHWH,
+ LOUEZ le nom de	YHWH.
-----	
- <sup>2</sup> Soit le nom de	YHWH béni
	. de maintenant et jusqu'à toujours ;
	. <sup>3</sup> du Levant du soleil jusqu'à son Couchant
- LOUÉ le nom de	YHWH.
-----	
+ <sup>4</sup> EXALTÉ au-dessus de toutes	LES NATIONS, YHWH,
+ au-dessus	DES CIEUX sa gloire.

<sup>5</sup> Qui est comme YHWH notre Dieu ?
--

+ IL S'ÉLÈVE pour s'asseoir,
+ <sup>6</sup> il s'abaisse pour voir
+ dans LES CIEUX et sur LA TERRE.
-----
- <sup>7</sup> Il relève de la poussière le faible,
- du fumier IL EXALTE le pauvre,
: <sup>8</sup> pour l'asseoir avec des princes,
: avec les princes de son peuple ;
- <sup>9</sup> il assied la stérile de maison,
: mère de fils heureuse.

LOUEZ -YAH !

question, par ailleurs la seule de tout le texte<sup>53</sup>. Les cas de question au centre sont très nombreux, comme sont nombreux les cas de proverbe ou de parabole au centre ou de citation au centre dans le Nouveau Testament, tant que j'ai dû consacrer un chapitre du *Traité* au centre des compositions concentriques. Il y a près de deux siècles que les [311] fondateurs de la rhétorique biblique ont noté

<sup>53</sup> Marina Mannati mentionne, en note, comme première particularité du psaume : « La place centrale de ce stique [5a], différencié du reste par sa forme (interrogation oratoire), préparé par les versets 2-4 et prolongé par les versets 5b-9. » Mais juste avant elle affirme : « La structure est celle des hymnes : invitation (vv. 1-4) et corps constitué par une suite de participes hymniques (vv. 5-9) » ; l'auteur considère que ces participes sont apposition à « Seigneur notre Dieu » à la fin de la question (M. MANNATI, *Les Psaumes*, Cahiers de la Pierre-qui-vire, Desclée de Brouwer, Paris, IV, 1967, p. 61, note 1).

que le centre d'une construction concentrique en est la clé de voûte et la clé de lecture. Il faut ajouter que le centre a toujours un caractère énigmatique. Ce qui illustre parfaitement une des caractéristiques fondamentales de la rhétorique biblique et sémitique, et ce qui la distingue nettement de la rhétorique classique occidentale : la rhétorique biblique n'est pas une rhétorique de la persuasion et de la démonstration, c'est une rhétorique de l'énigme. Ce que j'ai voulu synthétiser par la formule suivante : « le grec démontre, le juif montre ». Il montre, il indique le chemin que le lecteur peut emprunter s'il veut comprendre, s'il veut déchiffrer l'énigme.

Ici l'énigme posée par le psaume est exprimée par la question : « Qui est comme le Seigneur notre Dieu ? ». À dessein, j'ai cité la réponse que les auteurs mentionnés donnent à cette question. Elle vient spontanément à l'esprit de quiconque : « Qui est comme le Seigneur notre Dieu ? » Personne, évidemment ! Personne n'est comme le Seigneur notre Dieu. Il est incomparable – comme Auffret le dit dans le titre de son article : « Hymne à l'incomparable ». Cependant, ne faut-il pas se méfier des réponses trop simples, parfaitement escomptées. Est-ce avec une telle réponse que l'énigme sera résolue ? Ne risquerait-on pas de prendre l'auteur sacré pour un quelconque Monsieur de La Palisse, qui n'aurait rien d'autre à dire que des évidences.

La voie de l'interprétation est tracée par la forme même du texte, en particulier par les récurrences de signifiants. La logique biblique se manifeste dans ce que Beauchamp appelait « des raisonnements purement verbaux ». Il n'est que de lire, ce qui est la chose la plus difficile du monde – chacun en a fait l'expérience souvent douloureuse. Dans l'ordre du texte, nous lisons que le Seigneur est « exalté » (4a) puis qu'il « exalte » le pauvre (7b). Ce qui peut se comprendre ainsi : Dieu « exalte » le pauvre et le faible comme lui-même est « exalté ». En outre, le Seigneur « assied » (au sens factitif de « faire asseoir », « faire siéger », « trôner ») le faible (8a) et la stérile (9a), comme lui-même « s'assied » (ou « siège » ou « trône » : 5b)<sup>54</sup>. Je viens d'employer le mot-outil « comme », en l'occurrence un simple *k* (en hébreu). Tout est dans ce minuscule morphème, réduit à une seule consonne. Le « comme » est en fin de compte celui de la filiation, dans la mesure où le fils est [312] comme son père, la fille comme sa mère<sup>55</sup>. « Qui donc est comme le Seigneur notre Dieu », sinon celui

---

<sup>54</sup> Tout cela a été bien noté par Marina Mannati (*Les Psaumes, Op. cit.*, IV, p. 64, note 6). Elle commente : « IHWH fera participer le peuple qui est le sien à sa gloire, à son exaltation, à sa royauté » (p. 64).

<sup>55</sup> Surtout dans une civilisation traditionnelle où le fils apprend son métier avec son père et comme lui, et où la fille est éduquée comme sa mère. Que le « comme » soit celui de la filiation se vérifie aussi dans le Notre Père où il se retrouve deux fois, en position symétrique ; voir mon étude : « La composition du Notre Père », *Liturgie* 119 (2002), pp. 158-191 ; repris et corrigé dans *Studia Rhetorica* 18 (04.05.2005) : [www.retoricabiblicaesemitica.org](http://www.retoricabiblicaesemitica.org).

qu'il exalte comme lui-même est exalté ? On pourra, et l'on devra même, conjuguer les deux réponses : il n'est pas d'autre Dieu au monde qui fasse une chose aussi inouïe que de faire que l'homme devienne « comme » lui.

Rien dans cette interprétation qui ne consonne avec bien d'autres textes. D'abord avec le premier récit de la création où il est dit que Dieu fit l'homme « à son image » (Gn 1,26). Et nous sommes dans ce que les chrétiens appellent l'Ancien Testament, pas encore dans le Nouveau.

Je terminerai, comme il est naturel, et comme pourtant vous ne vous y attendez probablement pas, avec le dernier verset. Le texte pose une question, mais cela ne saurait en aucune façon empêcher le lecteur de faire de même, de faire « comme » lui. Je suis très fier d'avoir inventé un proverbe italien, qui m'est venu spontanément durant un cours : « Chi non si stupisce, non capisce » ; « Qui ne s'étonne pas, ne comprend pas » ! Comme se fait-il que le psaume s'achève avec « la stérile » ? Elle arrive là, en finale, sans crier gare. Que vient-elle donc faire ? Or l'expérience nous porte à croire que ce n'est sûrement pas par hasard que, juste avant l'alléluia final, les derniers mots du psaume soient « mère de fils heureuse ». Vous aurez déjà compris que le mot qui unit le « fils » à sa « mère » et qui la rend heureuse, c'est le « comme ». Le psalmiste avait dit que le Seigneur avait fait en sorte que le faible et le pauvre deviennent « comme » les princes, ce qui était déjà beaucoup. Mais il lui fallait aller plus loin encore. Le « comme » n'est rien moins que celui de la filiation. N'oublions pas que c'est là une vieille histoire ; c'est l'histoire de la stérilité des quatre mères d'Israël – Sara, Rébecca, Léa et Rachel –, auxquelles le Seigneur a donné, comme il l'avait promis à Abraham, le bonheur d'engendrer un peuple aussi nombreux que les étoiles du ciel et que le sable des bords de la mer. Le Nouveau Testament n'oubliera pas cela. L'évangile de Luc commence avec l'histoire d'Élisabeth, la femme stérile de Zacharie à laquelle le Seigneur donnera le bonheur d'enfanter un fils, Jean le Baptiste. Cette première histoire est suivie par celle d'une vierge qui conçoit un fils. On comprend pourquoi le psaume est encadré par deux appels à « louer Dieu ». C'est qu'il y a vraiment de quoi.

Roland Meynet, Université Pontificale Grégorienne, Rome (Italie)

Conférence plénière prononcée le 24 juillet 2009, au XVIIe congrès de la Société internationale pour l'histoire de la rhétorique.

R. MEYNET, « La rhétorique biblique et sémitique. État de la question », *Rhetorica* 28 (2010) 290-312.